

ROUSARD

QUAND VOUS SEREZ BIEN VIEILLE...

Au thème de l'immortalité que donnent les poètes se mêle le thème épique du Carpe diem... d'HORACE, si souvent repris par Ronsard lui-même... Il fallait la discrétion et la délicatesse d'un poète pour évoquer l'heure des souvenirs mélancoliques et des inutiles regrets, moment si pénible dans la vie d'une femme, surtout lorsqu'elle est joïe. L'artiste, devenu plus pressant, revient même avec quelque cruauté sur le tableau de cette « vieille accroupie ». Heureusement il est temps encore, si Hélène, toute frissonnante, sait écouter l'appel ardent et gracieux du galant RONSARD !

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant :
« Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle ! »

Lors, vous n'aurez servante⁷ oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de Ronsard ne s'aille réveillant,
Bénissant⁸ votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux¹¹ je prendrai mon repos :
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant¹² mon amour et votre fier¹³ dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain ;
Cueillez¹⁴ dès aujourd'hui les roses de la vie.

SONNETS POUR HÉLÈNE, II, XLIII

Cette ode à CASSANDE est universellement connue : mise en musique, elle était sur toutes les lèvres et a contribué à guider le poète vers un lyrisme plus familier. Il s'agit d'un éternel lieu commun : P. LAUMONIER, dans son Ronsard poète lyrique, consacre dix pages aux sources possibles de ces dix-huit vers, mais ne peut que conclure à la supériorité et, en définitive, à l'originalité de Ronsard. Aussi convient-il, au lieu de l'écraser sous les comparaisons, de s'abandonner au charme de ce petit chef-d'œuvre : épicurisme discret, mélancolie contenue, perfection du style dans son naturel et son exacte propriété.

MIGNONNE, allons voir si la rose¹
Qui ce matin avait déclose²
Sa robe³ de pourpre au soleil,
A point perdu cette vesprée⁴
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil⁵.

Las⁶ ! voyez comme en peu d'espace,
MIGNONNE, elle a dessus la place⁷,
Las, las ses beautés⁸ laissées choir !
O vraiment marâtre Nature⁹,

Puisqu'une telle fleur ne dure¹⁰ !
Que du matin jusques au soir¹⁰ !

Donc¹¹, si vous me croyez, MIGNONNE¹²,
Tandis que votre âge fleuronne¹³
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez¹⁴ votre jeunesse :

Comme à cette fleur, la vieilllesse
Fera ternir votre beauté¹⁵.

Je veux lire en trois jours...

OPES, I, 17

Ce sonnet, paru dans la *Continuation des Amours* (1555), fut retranché des œuvres en 1578, sans doute à cause de la disposition irrégulière des rimes. Nous pouvons le rattacher au « cycle » de CASSANDE, puisqu'elle en fut l'inspiratrice ; mais l'art de RONSARD a déjà sensiblement évolué ; on remarquera l'emploi de l'alexandrin et la charmante simplicité du ton. Le trait final est d'une préciosité non plus languissante mais amusée ; et le reste du sonnet, où règne l'allégresse de l'humani-

Je veux lire en trois jours l'*Iliade* d'Homère,
Et pour ce, Corydon¹, ferme bien l'huis² sur moi ;
Si rien me vient troubler, je rassure ma foi³,
Tu sentiras combien pesante est ma colère.

Je ne veux seulement⁴ que notre chambre
Vienne faire mon lit, ton compagnon ni toi ;
Je veux trois jours entiers demeurer à recoi⁵
Pour folâtrer après une semaine entière.

Mais si quelqu'un venait de la part de Cassandre,
Ouvre-lui tôt la porte, et ne le fais attendre ;
Soudain entre en ma chambre et me viens accourter⁶.

Je veux tant seulement à lui seul me monter :
Au reste, si un dieu voulait pour moi descendre
Du ciel⁷, ferme la porte et ne le laisse entrer !

JE N'AI PLUS QUE LES OS...

Pendant sa dernière maladie, RONSARD écrivit quelques poèmes publiés par ses amis en 1586, sous le titre de *Derniers vers de Pierre de Ronsard*. Est-il rien de plus émouvant que ce *chant du cygne* ? Ronsard analyse ses souffrances avec un réalisme digne de VILLON, une simplicité douloureuse qui l'apparente aux lyriques du XIX^e siècle.

Je n'ai plus que les os, un squelette je semble,
Décharné, déneuvé, démusclé, dépouillé¹,
Que le trait² de la mort sans pardon a frappé ;
Je n'ose voir mes bras que de peur je ne tremble³.

Apollon et son fils⁴, deux grands matres ensemble,
Ne me sauraient guérir, leur métier m'a trompé ;
Adieu, plaisant soleil⁵ ! Mon œil est étoupe⁶,
Mon corps s'en va descendre où tout se désassemble⁷.

Quel ami, me voyant en ce point dépouillé⁸,
Ne remporte au logis un œil triste et mouillé,
Me consolant au lit et me baisant la face,